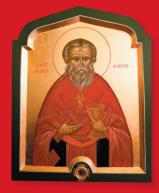


# Métropole de France Coltre du Vicariat



N° 22 – Décembre 2022



Prépare, Bethléem, ce qu'il faut pour l'Enfant... La crèche et les langes porteurs de notre Dieu! La vie qu'ils enveloppent brisera les liens de la mort, accordant aux mortels l'immortalité.... Laudes du 24 décembre





# L'ÉDITO

Une fois encore, il nous a été donné d'effectuer un pèlerinage en Terre-Sainte, après deux années pendant lesquelles la crise sanitaire nous avait empêchés de nous rendre à Jérusalem. Pour chaque chrétien, le pèlerinage constitue un chemin dans le désert, vers sa vraie patrie, la Jérusalem céleste. Ainsi, le pèlerin prend la route pour se diriger vers Jérusalem, afin de voir les lieux où vécurent le Christ et ses disciples et ainsi tenter d'entrer plus intimement en communion avec Dieu. Dans l'esprit du pèlerin, Jérusalem est le lieu par excellence de l'accomplissement du mystère du salut, celui de la Croix et de la Résurrection. Son voyage comporte de nombreuses étapes, tout au long desquelles il fera de son mieux pour mettre ses pas dans ceux du Seigneur, pour s'imprégner des lieux visités et pour ensuite garder en mémoire tout ce qu'il aura pu voir et entendre. Mais, d'une certaine manière, on peut dire que le pèlerin n'arrivera jamais à sa destination finale. Pour autant, à travers sa prière, ses rencontres avec ses frères et sœurs, il pourra sans doute renforcer son lien avec Dieu tout au long de ses pérégrinations et ce, malgré ses angoisses, ses tentations et ses chutes. Le Christ demande qu'on l'adore en esprit et en vérité; il ne parle pas de lieux sacrés qui assurent la présence du Très-Haut, quand bien même Jérusalem restera le lieu où s'accomplira la rencontre du Second Avènement, qui marquera, avec la fin des temps, la sortie de l'histoire.

On peut dire aussi que le pèlerinage, aujourd'hui encore, apporte la preuve que la société moderne n'est pas qu'un monde séculier, appauvri de tout signe de transcendance. Incontestablement, beaucoup d'hommes et de femmes expriment ou ressentent profondément le désir de « changer la vie », ces hommes et ces femmes constatent qu'il n'existe aucune institution humaine,

aucun système social ou régime politique, qui soit vraiment susceptible de répondre à leurs aspirations d'un « monde meilleur ».

Dans le contexte dans lequel nous vivons ensemble notre vie en Eglise, nous constatons que les chrétiens sont en train de devenir une petite minorité qui porte la grande responsabilité de témoigner de l'Évangile. Cela impose à nos Églises de revoir les attitudes, les comportements et les motivations là où Dieu les a placées. L'Église doit accepter de se déplacer dans toutes les directions d'une société — aussi bien au centre qu'à la périphérie — pour servir ceux qui ont besoin du salut. De sa capacité à se dépouiller en prenant la condition de serviteur et de s'abaisser en devenant obéissante jusqu'à la mort (Phil.2,7-8) dépendra la crédibilité et l'efficacité de son ministère à libérer les hommes du pouvoir des ténèbres et à les faire passer dans le Royaume du Fils de Dieu (Col.1,13). L'Église de demain sera plus « théophore », plus « porteuse du Christ », plus conforme non pas à ce qui nous a précédé mais à ce qui nous est donné en espérance.

Il nous faut réfléchir sur les étapes à franchir en vue de la réalisation d'une vie véritablement « évangélique » d'enfants de Dieu. La transformation intérieure passe par la communion d'amour avec l'autre. En cette période de l'année liturgique qui nous fait cheminer vers le mystère de la Nativité du Sauveur, faisons une place dans notre cœur au Christ, qui a accepté de naître dans l'humble grotte de Bethléem. Car comme nous le rappelle avec force la Liturgie de saint Basile : « Il s'est anéanti luimême, prenant la forme d'un esclave, devenant conforme à notre corps de misère pour nous rendre conformes à l'image de sa gloire ».

Archiprêtre Yannick Provost

# SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE EN LYCIE

Il n'est jamais facile de parler d'une personne et particulièrement d'un saint, sans risquer de se mettre à distance, dans un rapport d'extériorité. Parler « à » induit une notion de rapprochement. Parler « de », plutôt d'éloignement. Toutefois, le fait d'avoir personnellement participé à l'illustration et à la rédaction d'un livre pour enfants\* sur la vie de Saint Nicolas n'est pas une expérience anodine. En fait, raconter la vie d'un saint, c'est aller à la rencontre d'une personne. Et si la réciproque était vraie? Qui nous dit que dans cette démarche, le saint lui-même ne vient pas à notre rencontre, en faisant une partie du chemin? ! Cela pourrait expliquer ce sentiment que l'on ressent parfois, d'une présence mystérieuse, dont on n'a pas toujours conscience sur le moment, mais plutôt après coup...

La vie de Saint Nicolas commence vers l'an 270 à Patara, en Lycie, dans le sud de l'Asie Mineure. Il naît dans une famille chrétienne, qui était aussi une famille aisée. Nicolas reçoit donc une éducation chrétienne, à une époque où cela n'était pas si courant. Il apprend les Écritures, notamment au contact de son oncle, Nicolas, qui était évêque. À certains moments, Nicolas quitte ses amis et se retire pour prier. Mais il ne s'est jamais enfermé dans une mystique repliée sur elle-même. À aucun moment il ne s'est coupé du monde, bien au contraire.

Certains épisodes de la vie de Nicolas, retenus par la tradition, nous révèlent des aspects de sa personnalité. L'un des plus marquants nous raconte l'histoire d'un homme, un de ses voisins, veuf et ruiné. Ne pouvant marier ses trois filles, faute de dot, au bord du désespoir, il envisage de les prostituer. Nicolas l'apprend. Et à trois reprises, il dépose dans la nuit, sans se faire voir, une bourse remplie de pièces d'or. Les trois jeunes filles pourront se marier et vivre dignement.

Nicolas est compatissant, mais il n'en reste pas là, et aussitôt il passe à l'action. Chez lui, compassion et action sont inséparables, et l'action se fait toujours dans la discrétion, l'anonymat. Nicolas ne recherche pas les remerciements, encore moins les honneurs.

Un jour, l'évêque de Myre meurt. Il faut donc lui trouver un successeur. Les évêques de la région se réunissent, mais ne parviennent pas à se mettre d'accord sur un candidat. La nuit, l'un des évêques participant à la réunion, entend en songe une voix qui lui dit : « Va demain à la porte de l'église, et le premier homme qui entrera, retiens-le. Son nom est Nicolas. Consacrez-le comme évêque de Myre. » Et les choses se sont accomplies comme il a été dit. L'évêque se place devant l'église et voit venir un homme qui s'approche pour prier. L'évêque l'appelle et le conduit à l'assemblée qui reconnaît Nicolas et le désigne comme évêque de Myre.

Nicolas ne se dérobe pas. Appelé, il assume pleinement sa tâche. Il secourt les plus démunis, toujours avec discrétion. À partir du moment où Nicolas a connaissance d'une situation, il se considère, d'une certaine manière, comme responsable et il va jusqu'au bout de l'action. En tant qu'évêque, Nicolas est également sollicité pour donner des conseils et apaiser des conflits : c'est un sage et un pacificateur. Il est comme le père qui ramène la paix dans la famille.

Un autre épisode symbolise merveilleusement ce rôle de pacificateur : c'est celui de la tempête apaisée. Un jour de beau temps, un navire vogue paisiblement le long de la côte de Lycie. Soudain, le ciel s'assombrit et une tempête se déchaîne. Les marins, désemparés, ne contrôlent plus la situation. Ils invoquent alors Nicolas, dont ils ont entendu dire qu'il portait secours aux désespérés. Aussitôt, un homme apparaît à leurs côtés, les aide, les encourage, et la tempête s'apaise. Arrivés à



.../..

.../...

bon port, les marins se rendent à l'église pour rendre grâces. En entrant dans l'église, ils reconnaissent en la personne qui est en train de célébrer, l'homme qui les

Nicolas est celui qui apaise. Mais il faut également l'entendre au sens spirituel. Il peut aussi apaiser la tempête des passions, qui agite si souvent l'océan de nos

certain que si l'on s'en tient à ce seul point de vue, on s'éclairent les uns les autres en se complétant, et peu à peu se dégagent les différents aspects de la personnalité et de cohésion spirituelle.

Olivier Clément disait un jour : « Dans la tradition orthodoxe, on ne peut pas représenter le Père; il n'y a pas d'icône du père. Mais il y a la figure paternelle de Saint-Nicolas. » En effet, Saint Nicolas est bien une figure paternelle. Et on peut dire que cette réalité a été aussi bien perçue en Occident qu'en Orient, où le saint est également vénéré.

Certes, il n'est pas facile de raconter la vie d'un saint tel que Nicolas. Dès le départ se pose bien sûr la question de savoir ce qui est attesté historiquement. Et il est n'ira pas bien loin! Mais il y a la tradition. Et l'on peut dire que les différents épisodes qu'elle nous transmet de Nicolas, comme dans un mouvement d'unification

Il est vrai que pour aborder la vie de Saint Nicolas il faut faire preuve de discernement, et dans un premier temps se libérer d'une certaine « folklorisation ». Mais ce serait sans doute une erreur d'écarter d'un coup de balai ce qu'on appelle la légende de Saint Nicolas, car même dans ce registre, il y a quelque chose à entendre, et ce quelque chose c'est sans doute cette figure paternelle qui s'impose au-delà des dérives et malgré elles, même si au fil du temps, le père est devenu... père Noël!

Le 6 décembre, nous célébrons la mémoire de Saint Nicolas. C'est peut-être aussi l'occasion de rappeler la différence entre le souvenir et la mémoire. Le souvenir renvoie à un passé que l'on ressent souvent comme irrémédiablement inaccessible. La mémoire va bien audelà : elle est l'actualisation du souvenir. Si nous faisons véritablement mémoire, nous prenons alors conscience que passé, présent et futur ne sont que les différentes facettes d'un tout unique.

Alors, quand il s'agit de présenter une personne, un saint, peut-être faut-il prendre ce terme au pied de la lettre. « Présenter », c'est aussi rendre présent. Ou simplement le présenter comme on présente quelqu'un à un ami, en se limitant à l'unique nécessaire. Et une fois que les présentations sont faites, on se retire...

Yves Pointurier

\*Saint Nicolas, racontéaux enfants — édition Fraternité orthodoxe en Europe occidentale. Commandes sur le site de la Fraternité rubrique livres disponibles.



# ORGANISATION ECCLÉSIALE

# RÉUNION DU CONSEIL DU VICARIAT

Le conseil du Vicariat s'est réuni le 12 novembre dernier dans les locaux de la Métropole. A côté des sujets habituels, le père Alexis Struve a fait le point sur les questions posées à nos associations paroissiales par la mise en place de la nouvelle loi « confortant le respect des principes de la République ». Les responsables de nos communautés ont de plus été récemment informés des mesures à prendre au cours de visioconférences.

Un point a été fait sur les différentes actions de solidarité du Vicariat envers l'Ukraine, concrétisées par des aides financières et par l'organisation de célébrations et de catéchèse à continuer.

Le conseil a décidé le la date de la prochaine assemblée générale qui se tiendra le 24 juin 2023 à la cathédrale Saint-Stéphane. Monseigneur Dimitrios a ensuite annoncé l'organisation de « **Journées** orthodoxes de la jeunesse » pour les 15-25 ans qui se dérouleront à la Métropole du 26 au 29 mai prochain.

Enfin, le père André Jacquemot, malheureusement absent, a transmis au conseil une note informant le Vicariat de la présence sur le site web de sa paroisse (http://orthodoxeametz.fr) de l'intégralité de l'hymnographie — Ménées, Octoèque, Triode, Pentecostaire — annotée pour le chant.

- Le dimanche 13 novembre, lors de sa visite pastorale en la paroisse du Saint-Apôtre-et-Évangéliste-Matthieu à Neuilly sur Seine, le métropolite Dimitrios a élevé le père Pierre Rehbinder au rang d'archiprêtre
- Le samedi 26 novembre lors de sa visite pastorale en l'église Saint Raphaël l'Archange à Saint-Raphaël, le métropolite Dimitrios a tonsuré au lectorat le serviteur de Dieu Thierry Cozon.

# **A**ILLEURS

# PÈLERINAGE EN TERRE-SAINTE

DU 25 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE, UN GROUPE DE TRENTE PÈLERINS SE SONT RENDUS À JÉRUSALEM, BETHLÉEM, NAZARETH... VOUS AVEZ PU SUIVRE CHAQUE JOUR LES ÉVÈNEMENTS MARQUANTS SUR NOTRE SITE (LIEN) GRÂCE À NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL SUR PLACE. NOUS VOUS PROPOSONS CI-DESSOUS LE TÉMOIGNAGE DE L'UN DES JEUNES PÈLERINS (CETTE ANNÉE UN TIERS DU GROUPE AVAIT MOINS DE 18 ANS!).

Ce voyage en Terre Sainte était le meilleur que je n'ai jamais fait, bien que j'ai seulement seize ans. J'ai apprécié tous les lieux, monastères, églises... que nous avons visité et leur beauté, ainsi que celle des paysages. C'est un des meilleurs sentiments de se dire que nous sommes constamment sur les pays du Christ, de ses apôtres, de ses miracles et aussi ce que je n'avais vu qu'en photos... un sentiment étrangement joyeux, que je n'avais jamais ressenti.

Il était de même quand nous nous tenions devant le patriarche (j'étais très ému de me retrouver devant l'évêque Théophilos III, que je n'avais vu qu'en photos, de même pour le fait de voir beaucoup d'évêques...). Moment très émouvant avec deux icônes comme cadeau du patriarcat de Jérusalem. J'ai également passé ma plus belle liturgie à l'Anastasis, orchestrée par deux évêques (que ca soit dans les chants, la beauté de l'église, l'ambiance...).

Nicolas Chatter

#### **VIE DES PAROISSES**



VISITES PASTORALES

Le métropolite Dimitri de France a visité plusieurs paroisses à l'occasion de fêtes paroissiales et d'ordinations.





Paroisse saint Raphaël, l'archange ordination au lectorat du serviteur de Dieu Thierry Cozon.



# **RÉFLEXIONS DE NOTRE TEMPS**

# LES PÈRES DE L'ÉGLISE ET LES MIGRANTS

Nous vous proposons ci-dessous des extraits d'une conférence donnée par le professeur Michel Stavrou, aujourd'hui doyen de l'Institut Saint-Serge, le 11 mars 2010, dans les locaux de l'Institut catholique de Paris, sur le thème « Le défi des migrations ». Ce texte a été publié initialement dans le SOP de mai 2010. Il nous a paru important de publier à nouveau ces réflexions alors que la question des migrants devient une fois encore très présente dans l'actualité. Ce texte vous est proposé en deux parties, la seconde partie sera publiée dans le prochain numéro de la Lettre du Vicariat.

[...] Les Pères étaient pour la plupart des migrants : que l'on songe à Athanase d'Alexandrie et Hilaire de Poitiers qui se sont croisés dans leurs exils respectifs vers des directions opposées de l'oikoumenè romaine, à Martin de Tours issu de Pannonie et installé en Gaule, aux Pères Cappadociens, à Augustin d'Hippone partagé entre Afrique et Italie, Jérôme installé à Bethléem, Jean Cassien, Maxime le Confesseur et tant d'autres qui ont pérégriné toute leur vie pour répandre la Bonne Nouvelle et se battre pour la vraie foi. Et cependant, ces Pères pèlerins ne semblent pas s'être intéressés à la question des migrations comme telle, leur souci n'étant pas de mener une réflexion sociologique ou économique sur les flux migratoires mais de veiller à assurer le bien-être et le salut des personnes concernées, en l'occurrence des migrants autant que des ressortissants des pays d'accueil. Le christianisme, révélant en Jésus-Christ le mystère d'un Dieu personnel, a proclamé, rappelons-le, la dignité éminente de chaque personne humaine, quels que soient son sexe, son origine et son statut social, proclamant que chaque personne était aimée par Dieu et créée à son image pour lui ressembler.

On pourrait dire, en simplifiant, que la période patristique a connu deux types de migrations : les grandes migrations de caractère partiellement militaire, et les petites migrations récurrentes de peuples et d'individus, au sein même de l'Empire romain et autour de ses frontières : ce sont les secondes qui intéressent notre sujet, de par leur caractère incessant et ordinaire. [...]

Bien des Pères de l'Église, suivant le commandement évangélique de Matthieu 28, s'efforcèrent d'évangéliser les peuples barbares ayant migré au sein de l'Empire. Je prends ici le mot barbares, sans connotation péjorative, dans son acception ancienne désignant les populations étrangères à la civilisation gréco-romaine. De grands évêques travaillèrent en ce sens, cherchant du même coup à rétablir la pax romana. [...] D'autres Pères, loin d'être inquiets, tentaient de lancer des missions en pays barbare et même de les confier aux Barbares christianisés. Saint Jean Chrysostome, par exemple, était soucieux d'étendre l'évangélisation des Goths dans une vaste région au nord-ouest de la mer Noire ; il leur avait envoyé l'évêque Unilas. Dans l'église des Goths orthodoxes de Constantinople, il prône auprès des prêtres goths l'idée d'une conversion chrétienne de ces peuples qui serait accomplie par eux-mêmes. Pour lui la christianisation

est porteuse de pacification, et la notion de romanité versus barbarie est secondaire.

À une époque ultérieure, de la fin du vie au viii siècle, on sait que des tribus slaves s'installèrent assez pacifiquement dans les Balkans et notamment en Grèce par migrations successives dans des enclaves assez fermées, les « sklavénies ». L'assimilation de ces Slaves à la société byzantine ne se fit que de façon progressive et grâce au dynamisme des missionnaires byzantins qui poussaient les élites slaves à embrasser, avec leurs familles et leurs sujets, aussi bien la foi chrétienne que les us et coutumes de l'hellénisme chrétien : christianisation équivalait donc à assimilation à la romanité byzantine, sauf dans deux régions balkaniques qui furent le noyau des États médiévaux de la Serbie et de la Bulgarie.

Le monde de l'Antiquité tardive est un monde en mutation dans lequel les peuples sont sans cesse confrontés à de nouveaux venus, et où les équilibres au sein de la population d'une région sont sans cesse remis en question. Le repli progressif vers Constantinople, de la *Romania*, c'est-à-dire de ce qui survivait de Rome, et le fléchissement de la sécurité, la difficulté croissante des liaisons maritimes caractérisent la période allant du ve au IXe siècle. C'est une période de migrations incessantes : la disette, la misère, le manque d'emploi, les incursions de bandes de brigands, les guerres. Quelques-unes de ces migrations étaient temporaires mais la plupart étaient définitives. Sur les routes de l'Empire romain, circulaient donc toutes sortes de voyageurs : non seulement des



Son amour pour moi a humilié sa grandeur Il s'est fait semblable à moi pour que je le reçoive, il s'est fait semblable à moi pour que je le revête. Je n'ai pas eu peur en le voyant car il est pour moi miséricorde. Il a pris ma nature pour que je le comprenne, mon visage pour que je ne me détourne pas de lui. Odes de Salomon, 7



marchands, des pèlerins et des moines, mais des brigands ou des bandes de mercenaires, mais aussi des marginaux, des errants, des étrangers, qu'ils soient seuls ou en groupe, partis pour trouver leur subsistance ou un emploi.

Retrouver un statut de citoyen à part entière était quasiment impossible dès lors que l'on avait quitté sa région d'origine. Le statut d'étranger restait attaché à tout migrant, quel que soit l'âge où il venait s'établir en terre étrangère, ou le nombre d'années passées dans son lieu d'adoption. On se gardera bien d'idéaliser l'attitude d'accueil des étrangers dans la chrétienté latine ou byzantine. Même si, comme le souligne Michel Meslin, le Grec était « facilement porté vers l'Autre et l'Ailleurs », surtout depuis les explorations du vaste monde liées aux conquêtes d'Alexandre le Grand, tandis que le Romain était, au moins à l'origine, « plus casanier, méfiant, enraciné d'abord dans sa petite patrie », partout on ne se pressait guère pour accueillir les hôtes de passage. Il y avait dans les populations, chrétiennes ou non, une méfiance spontanée envers l'étranger, souvent même un rejet, une méfiance de l'autre. Il est intéressant de constater qu'en latin hospes (l'hôte, le voyageur) et hostis (l'ennemi) sont deux termes issus d'une racine commune qui désigne l'étranger avec sa signification ambivalente, fascinante et inquiétante.

Dans notre contexte du xxie siècle, marqué par le triomphe — aux deux siècles précédents — des « nations » créatrices et vectrices d'identités collectives, nous avons du mal à comprendre qu'il suffisait de migrer de son village vers la capitale de sa province pour hériter d'un statut de xenos (étranger, en grec), avec la vulnérabilité que cela impliquait. Face au défi que constituaient les nombreux migrants, la question posée est : comment l'Église a-t-elle réagi, comment a-t-elle considéré le statut de ces nombreuses personnes migrantes qui tentaient de survivre, chassées par les guerres ou les pillages, ou encore les famines ou les catastrophes naturelles? [...]

Un message central du Nouveau Testament est que les chrétiens sont présents dans le monde sans être du monde (Jn 17, 11-16), car le monde, objet de l'amour de Dieu mais en proie à la « vanité » et au « divertissement », est une réalité ambiguë. Le monde

n'a pas reconnu son Créateur venu le visiter dans l'Incarnation : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas accueilli » (Jn 1,11). Jésus-Christ a donc été étranger sur la terre : « Le Fils de l'Homme n'a pas où reposer la tête » (Mt 8,20). Dans la tradition rabbinique, on trouve d'ailleurs une prière à Dieu prêtée au psalmiste : « Tu es comme moi un étranger sur la terre et tu n'y as pas [...] de demeure pour ton repos. » Ce qui est vrai du Christ vaut également pour les chrétiens, membres de son corps, l'Église, dont il est la Tête. Comme le remarque l'apôtre Pierre, les chrétiens sont « gens de passage et étrangers » (paroikoi kai parepidèmoi) (1Pi 2,11). En effet, comme l'explique Clément d'Alexandrie : « Sont étrangers ceux à qui les valeurs du monde sont étrangères. Car nous entendons par mondains ceux qui mettent leur espérance dans les choses de la terre et les désirs charnels. »

La vie terrestre du chrétien peut, dans cet esprit, être vue avec saint Paul comme « un exil loin du Seigneur » (2Co 5,6). L'Épître à Diognète (un texte chrétien extraordinaire du 11º siècle) reprend ce thème avec viqueur : les chrétiens « résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés [...]. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie, une terre étrangère ». Saint Augustin dit dans le même sens : « Vous recevez un hôte, c'est pour vous un compagnon de route, car nous sommes tous voyageurs ici-bas. Le vrai chrétien est celui qui, jusque dans sa maison, jusque dans sa patrie, se reconnaît voyageur. Notre patrie est le ciel : là nous ne serons plus comme étrangers. »

Pour tout un courant ascétique de l'Orient chrétien, notamment en Syrie, l'extranéité est une dimension intrinsèque de l'existence chrétienne et doit être recherchée et cultivée comme apprentissage de la liberté intérieure et voie d'acquisition de la paix intérieure : l'hèsychia. Par refus de toute installation dans le monde, fût-ce même dans un monastère, il est bon de se vouer à la pérégrination, à l'exil volontaire. [...] Ce courant s'est maintenu dans le monde orthodoxe jusqu'aujourd'hui, spécialement en Russie à travers le type du strannik, « le vagabond mystique ».

On comprend que, selon cette vision partagée dans l'Église ancienne, les migrants nous sont proches parce qu'ils nous disent quelque chose d'essentiel quant à notre identité chrétienne et humaine: nous sommes « de passage ici-bas ». Les Pères étaient convaincus que pour Abraham l'hospitalité offerte aux trois anges était une conséquence de sa xénitéia. Réaliser que nous sommes fondamentalement des migrants en ce monde réduit d'autant l'altérité de ceux que notre société reçoit comme des migrants.

Si les chrétiens ont repris et développé l'hospitalité reçue de la tradition du monde gréco-romain autant que de la Bible, c'est aussi et surtout parce que cette pratique s'inscrit dans le plan de salut de Dieu sur le monde : un plan qui partait de la création et dont le point d'orgue fut l'Incarnation, avec pour perspective la victoire sur le mal et la mort.

Comme l'écrit saint Paul dans sa lettre à Tite, Dieu nous a manifesté, par l'envoi de son Fils, sa bonté et sa philanthropia, c'est-à-dire son amour pour les hommes (Ti 3,4), un amour inimaginable — « amour fou », dira un mystique byzantin du xıve siècle – qui ne recule pas devant l'humiliation et une mort terrible sur la croix. Or. la vie chrétienne n'est rien d'autre, pour les Pères, qu'une imitation de la bonté divine, imitation non pas servile et extérieure mais toute inventive et intérieure dans la grâce de l'Esprit Saint. Si Dieu aime concrètement les hommes, nous sommes appelés à faire de même : cela est inscrit dans la vocation humaine qui est de ressembler à Dieu.

🛕 la fois vertu, attitude et pratique, la philanthropia est la disposition fondamentale qui commande toute la vie chrétienne et authentifie l'amour envers Dieu. Son caractère absolu, sans exclusive, et presque inaccessible à la mesure humaine est souligné avec finesse dans la 12e Homélie du Pseudo-Clément, un texte chrétien syriaque du IIIº siècle : « La grandeur de l'amour pour les hommes (philanthropia), c'est qu'il s'agit d'une affection pour tout homme quelles que soient ses convictions, par le fait même qu'il est homme. [...] La miséricorde est d'ailleurs proche de l'amour pour les hommes parce qu'elle ne convoite pas quelque avantage. [...] Celui qui pratique l'amour pour les hommes, c'est celui qui fait du bien à ses ennemis. [...] Le prochain de l'homme, c'est tout homme quel qu'il soit, et non pas tel ou tel homme; car le méchant et le bon, l'ennemi et l'ami sont également hommes. »

Qu'il soit un fruit de la grâce divine n'empêche pas, pour les Pères, que cet amour pour les hommes doive être recherché comme accomplissement de l'existence. Il s'exerce envers tous et de multiples manières. Envers les étrangers, il prend la forme de l'hospitalité, en grec philoxenia, littéralement « amour de l'étranger ». Le Christ a montré cette voie en lavant les pieds de ses disciples : « C'est un exemple que je vous ai donné, pour que ce que je vous ai fait, vous le fassiez vous aussi » (Jn 13,15).

Le lavement des pieds est l'expression johannique de l'oblation eucharistique décrite dans les évangiles synoptiques. Aux matines du Jeudi saint, la liturgie byzantine chante : « Venez, fidèles, les cœurs élevés, jouissons de l'hospitalité du Maître et de la Table immortelle préparée dans la chambre haute [...]. » Cette hospitalité eucharistique du Seigneur qui, à la Cène, offre sa vie à travers le pain et le vin consacrés dans la grâce de l'Esprit, les Pères appellent à la faire rayonner dans le monde, à travers le corps ecclésial, bien au-delà du seuil des églises et sans s'arrêter aux catégories sacré-profane propres au paganisme. Chaque baptisé peut ainsi se faire l'image dynamique du Christ nourricier et miséricordieux.

À suivre ..... Michel Stavrou



# Profitez de la réduction exceptionnelle d'impôt de 75 % jusqu'au 31/12/22!

Tout don fait avant le 31 décembre 2022, vous donnera droit à une réduction de 75 % au lieu des 66 % habituels au titre des dons à des organismes cultuels ou d'intérêt général.

# Le Vicariat a besoin de votre don

Nous nous adressons à vous pour vous demander de faire un geste et apporter une contribution au Vicariat. En effet, nous ne vivons que des cotisations de nos paroisses et des dons de nos fidèles et amis.

# **Donner pour**

- l'animation du travail pastoral
- le développement des actions de formation, catéchèse des adultes et des enfants
- l'organisation et la vie matérielle du Vicariat

# **Donner par**

- plate-forme de financement participatif HelloAsso
- virement bancaire : CIC Paris Auteuil IBAN : FR76 3006 6101 9100 0204 9570 108 BIC : CMCIFRPP
- chèque: à l'ordre de « Vicariat Sainte-Marie et Saint-Alexis » au 7 rue Georges Bizet 75016 Paris